

## ***Prologue***

Cette histoire débute un jour comme un autre, enfin, pour tous les autres c'en fut un, mais pour ceux tels que nous, emprisonnés dans la toile de ce récit, ce ne fut pas un jour ordinaire, mais plutôt un jour inoubliable qui restera encre dans nos mémoires.

Bien que beaucoup se refuseront à livrer cette histoire par crainte de paraître pour fou, ce que je comprends pertinemment, ce que je vous écris ici se révèle être la pure vérité : celle que j'ai vue, que j'ai expérimenté, et vécue dans ce manoir ancien aux allures insalubres aujourd'hui. A présent, ces étrangetés du monde, j'en ai fait mon travail, les exorciser mon passe-temps, et les raconter ma passion. Mais il faut noter qu'en ce temps-là, j'étais encore un novice dans le domaine, ne sachant rien de ce qui se cache dans les ténèbres de la nuit, ni sous nos lits lorsque nous sommes enfants. J'étais aussi ignorant que vous pouvez l'être à la lecture de ces premières pages.

Malgré les connaissances que nous avons accumulées, nous ne savons que très peu de chose sur ce monde, sur ce qui se cache à notre vue, ou bien au sujet ce souffle derrière notre nuque. Seuls ceux qui arpentent les ténèbres peuvent les percevoir et les entendre. Tous les autres vivent dans une effrayante ignorance.

Si les hommes avaient vu ce que j'ai vu, entendu les récits que m'ont racontés ces monstres, ou même ces êtres humains, alors la société ne pourrait plus être telle que nous la connaissions.

Je pense sincèrement que nous éveiller à tous ces phénomènes est primordial, car ils ne resteront pas sagement tapis dans l'ombre. Ils arrivent, et si nous n'arrivons pas à les combattre comme il le faut, nous assisterons sans doute bientôt à leur proclamation au sommet du monde.

Ce ne sont ni les balles ni les bombes qui nous permettront de les éradiquer. Elles sont inefficaces contre eux. De plus, nous ne ferions que nous entretenir et sombrer dans la paranoïa et le manque de confiance. Nous excrèrerions nos enfants, et pointerions du doigt nos voisins, nos compagnons, et douterions même de notre innocence. Face à eux, nous ne sommes rien d'autre que des enfants aux acquis et aux connaissances limitées.

Alors faute de pouvoir utiliser notre intelligence, nous devons les combattre avec nos propres armes, même si elles sont trop primitives, et avec l'aide de certains de ces monstres, nous y arriverons, j'en suis convaincu.

## ***CHAPITRE 1 : Une étrange affaire***

Tout ce bric-à-brac découlait de la requête d'une femme. La demande faite par cette femme venue de nos bonnes vieilles provinces et que, quoiqu'elle n'ait point besoin de notre accord, nous considérons tous intimement comme une souveraine remarquable, était assez particulière. Mais cette requête était bien moins étonnante, pour tous ceux qui, ayant approché cet être, connaissaient au-delà de sa vivacité : ce côté sadique, pour ne point dire sadomasochiste qui l'animait parfois.

Ce fut une tâche relativement simple, un de ses amis venant d'Allemagne, souhaitait rencontrer la crème de notre pays afin d'envisager d'éventuelles futures affaires, notre pays y gagnerait là un autre collaborateur des plus précieux.

Alors elle souhaitait que l'un des comtes les plus importants du pays, monsieur Jonathan Nightwalker, organise une réception afin de recevoir cet invité, et ainsi lui faire l'honneur de sa présence en le recueillant comme son hôte durant quelques jours.

À première vue, la tâche incombant au comte ne semblait pas être une corvée. Mais, il se trouve qu'elle avait sans doute fait cela pour éviter de rencontrer cet ami, qui ne devait certainement pas en être un en vue du fait qu'elle ne lui a pas accordé une once de son temps.

Pour que la reine jouât de son titre de la sorte, en risquant une nouvelle fois l'hypocrisie de ses éventuels futurs successeurs, il devait certainement être récalcitrant comme invité.

C'était une reine assez friande de ses valeurs, malgré le pouvoir que lui conféraient son titre et ses obligations, elle avait toujours su rester droite dans ses souliers.

Ce qui me rappelle de nombreux incidents diplomatiques qui avaient éclaté grâce à sa manie d'être à cheval sur ses règles.

S'il ne tenait qu'à la cour, cette reine aurait été excommuniée depuis bien longtemps, mais il se trouve que malgré tous ses vices, elle était animée d'une efficacité sans pareil, au point que, même si elle n'en avait pas besoin, nous lui accordions tous énormément de respect.

Et même les nobles de la haute s'agenouillaient de plaisir devant elle, dépassant la contrainte du rang sociale pour respecter la femme qu'elle était.

Si la reine avait, en effet, décidé de l'éconduire dans la demeure de J.Nightwalker, il était évident que l'invité, fût-il un homme socialement important, ne l'était plus assez humainement pour être un ami cher à ses yeux.

Elle est morte cette année, il y a quelques semaines à vrai dire, alors je souhaitais en parler, faire un éloge de ses qualités, mais aussi de ses défauts, toutes ces petites choses qui nous faisaient craquer au point de tout lui pardonner.

Depuis son décès, c'est un roi qui est aux commandes. Nous sommes donc dans l'attente de ce que celui-ci pourrait bien changer ou instaurer alors que tout est déjà en place.

Il me semble que je digresse un peu trop. Le plus important à savoir, c'est que durant le déroulement du récit, ce fut encore elle qui était aux commandes du royaume. Surtout des comtes qui représentaient la poignée la plus importante de cette manivelle royale.

La hiérarchie est stricte, verticale et bien rodée, de façon que tous soient obéissants et soumis.

Au sommet se trouve Dieu, une entité suprême en laquelle nous avons foi et qui préside au procès de tout être, fût-il un roi ou le plus pauvre des mendiants. Puis, vient après lui, la royauté, qui de son sceptre commande aux puissants. Cette volonté, ce pouvoir, se prolonge de la tête royale au corps de la noblesse : comtes, seigneurs : tout un petit monde qui gère les affaires courantes de leur fief et imprime de leur chevalière, les aspirations et désirs de ceux qui possèdent, sur un parterre informe appelé : peuple.

Monsieur Jonathan était un très grand homme d'affaires, si compétent qu'il se disait même de lui, qu'il avait un jour réussi à vendre du sable à des nomades en plein désert. Ne cultivant pas qu'un seul talent, il appréciait grandement la littérature française, avec un goût prononcé pour la fiction.

Pour ne rien enlever à l'excentricité du personnage, qu'il était assurément, ce dernier avait été dans sa jeunesse (dans des temps plus anciens) un illustre détective.

Et c'était à cet homme exotique qu'il incombait la lourde tâche de préparer une grande cérémonie, une comme nous n'en avons encore jamais vu. Une fête gigantesque où il y accueillerait certaines des grandes maisons les plus respectées. De nombreuses femmes dans leurs plus belles toilettes, allaient probablement venir participer à la soirée, de ce fait, pour tout homme dans le commerce de textile, être de la partie était une nécessité.

C'était donc une fête où l'on y inviterait tous les plus grands poissons de l'importation et de l'exportation de textile et de matières premières tels, le tissu ou bien les épices.

D'ailleurs, aujourd'hui encore, j'ai toujours autant de mal à comprendre pourquoi il m'avait invité à cette fête, moi qui n'avais pourtant rien des grands écrivains qu'il devait fréquenter constamment.

J'étais simplement un ancien héritier qui, comme tant d'autres en ce siècle, avait été banni par sa famille pour son comportement « puéril », selon les mots de mon propre géniteur. Je fus ainsi relégué au rang de simple paysan, bien que je sois un peu plus prospère que beaucoup d'entre eux.

Mes parents quant à eux, furent décédés quelques mois après mon ostracisme, et bien que j'eus le droit de reprendre légitimement les flambeaux des privilèges familiaux, ce fut mon cousin qui, à l'aide de son influence auprès de la société, avait pris la souveraineté des deux familles pour agrandir son influence, enviant le statut de comte.

Très peu de personnes avaient connaissance de cette partie-là de mon histoire, alors il était assez rare que je sois convié à ce genre de réception. J'y étais tout de même convié quelquefois par ceux qui m'avaient connu avant que je ne bascule et perde nombreux de mes privilèges.

Mon passe-temps pour l'écriture me permettait ainsi d'acquitter quelques-unes de mes activités qui manquaient de financement.

C'est peut-être même pour cela que je me sentais si mal à l'aise entouré de tous ces gens, au milieu de toutes ces personnes de la haute société. Mais il faut aussi dire que mon incapacité à m'adapter jouait un grand rôle dans tout cela.

Il y avait dans l'air une atmosphère qui me dérangeait, bien que je n'aie pu dire indubitablement d'où ce sentiment pouvait bien provenir, depuis que mes pieds avaient foulé cette demeure, cette impression restait présente, au point d'imprégner les invités et le décor.

Pour me sentir mieux, je pris un peu de cette substance apaisante que je gardais toujours sur moi. Il était assez rare que je l'utilisasse entouré de plusieurs personnes, mais je ressentais en avoir besoin afin de supporter l'ennui qui régnait dans cette salle.

Et puis, nulle personne ne me prêtait attention, j'estimai donc que je ne risquerais d'attirer les foudres d'aucun invité.

J'avais passé tellement d'heures à laver mon vieux costume de brocart que je portais pour les occasions particulières, je n'avais pas l'habitude de le faire par moi-même, mais la situation l'exigeait. À la suite du désistement de ma domestique, que je ne pouvais plus payer en vue de la diminution des fonds qui m'étaient octroyés par mon cousin, je ne pouvais que le faire moi-même dans le temps qu'il m'était accordé avant la réception.

Et tout cela pourquoi ? Pour rester assis dans le coin de la pièce sur une chaise peu confortable. J'étais si invisible que je me fondais parfaitement dans le décor et les invités passaient devant moi sans même daigner m'adresser un regard. Mais cela ne me gênait pas. Au contraire, je savais que c'était ma faute, j'aurais dû me douter que cette soirée mondaine n'était pas faite pour un homme de mon rang, et surtout de mon caractère.

Alors que j'étais affalé sur ma chaise, et que je jetais un énième soupir de lassitude, une voix calme, douce, et rassurante, me demanda si je me sentais bien.

Cette voix était si belle et ensorcelante que j'eus l'impression que la personne me chuchotait ces quelques mots directement au creux de mon oreille. Surpris et ravi, je n'arrivais même pas à croire qu'il puisse être ici, en ce lieu, et donc, comme si tout était un songe qui me parut durer des heures, je me retournai.

Surpris, j'avais laissé tomber mon verre qui se brisa en mille morceaux, le bruit attira l'attention de l'assemblée qui se retourna vers le fautif, certains me regardaient l'air moqueur tandis que d'autres avaient l'air plus réprobateurs.

Un peu honteux, je m'étais retourné vers le jeune homme afin de m'excuser, mais celui-ci leva la main en souriant, et malgré les regards en coin de certains invités à quelques moments, la soirée avait repris de plus belle.

C'était un jeune homme d'environ une vingtaine d'années si je devais référer aux traits de son visage. Il avait les yeux bleuâtres, le teint d'une couleur bronzée, qui, presque d'une couleur caramel, avait la saveur irrésistible des friandises des enfants nobles, et ne pouvait que me donner la douce envie d'y croquer à pleine dent.

Ses cheveux faussement en bataille paraissaient avoir été enduits nonchalamment de gomina, tenant en un ordre particulier. Ainsi qu'une mèche rebelle caressant son front poli et couvrant parfaitement l'espace entre ses yeux plissés par l'étonnement.

Son sourire quant à lui, était très hypnotisant. Ses lèvres, légèrement entrouvertes, étaient lisses et brillantes de mille feux, comme s'il y avait déposé un je-ne-sais-quoi de magique, qui conférerait à son sourire une beauté fascinante. Jamais plus beau portrait n'avait frappé mon être !

Après s'être penché sur moi, il m'avait proposé son verre de vin, que j'avais cependant refusé plusieurs fois. Déçu de ma résistance, il s'assit néanmoins à mes côtés, mettant sa jambe droite par-dessus la gauche, préférant, sans aucun complexe, son confort à son étiquette.

Bien que je le sentisse parfaitement à son aise, je vis tout de même une lueur rapide d'incompréhension dans ses yeux, une impression qui disparut tout de suite après un centième de seconde, mais suffisante pour me faire me questionner un peu plus sur ma présence en ces lieux.

Un vent froid me traversa, me glaçant le sang. Un peu saoul, j'eus l'impression de voir un visage refroidi, voir mortifère sur son épaule, sans vraiment y prêter attention. Venant d'un opiomane, ce n'était pas étonnant ce genre de vision, j'en étais bien conscient.

- En me basant sur les plis maladroits de votre affublement, je suppose que la rumeur sur la réduction de vos financements est fondée, dit-il. Oh ! Je m'excuse, je suis très maladroit, je n'avais pas l'intention quelconque de vous offenser, m'informa-t-il.

Je restais asservi par son apparence au point d'en oublier tout le reste, je ne pouvais concevoir qu'un homme comme cela puisse exister, et qui plus est m'adresser la parole, à moi qui fus habitué aux frimousses blafardes et au timbre enroué de mes proches paysans.

Empressé de prendre de ses nouvelles, je lui demandai ce qui l'avait conduit à m'inviter à cette fête, il me fit savoir qu'il aimait beaucoup les courtes nouvelles que je publiais quelquefois dans le journal « ABC News ». Erreur de sa part qui ne manqua pas de m'étonner puisque je n'avais jamais écrit pour ce journal, lui privilégiant Dexterial.

N'osant m'appesantir sur ce détail et lui en faire la remontrance, j'écoutai silencieusement son discours, rougissant lorsque, dans son erreur, il m'affublait d'une voix douce et claire comme celle d'un jeune dévot, du titre de maître. Son adoration qui exsudait de son éloquence, l'intonation de sa voix, me fit boire ses paroles comme un élève découvrant sa première leçon. Cette conversation aurait pu être merveilleuse si elle n'avait pas eu le goût salé de l'usurpation !

Après quelques mondanités, il se leva et se retourna vers moi afin de m'adresser quelques dernières paroles :

- Ah ! Suis-je bête, j'oubliais de me présenter correctement. Je suis Jonathan, Jonathan Nightwalker. Il est vrai que cela fait longtemps maintenant. Mon prédécesseur et votre père étaient très amis dans le temps, vous ne vous en souvenez sans doute pas, mais nous avons passé beaucoup de temps à nous amuser ensemble durant un voyage d'affaires de mon paternel. Ainsi, après le désistement de l'un de mes invités, j'ai trouvé bon de vous inviter à cette réception. Il y a ici de nombreuses personnes qui gèrent des maisons d'éditions très influentes, alors tentez votre chance. Il est avéré que j'ai beaucoup changé en l'espace de quelques années alors je ne vous en voudrais pas si vous m'avez oublié. Néanmoins, je suis le maître de la demeure, un ancien ami, et un fervent admirateur de votre travail. Et, en tant que tel, rien ne saurait plus me satisfaire que voir mon auteur favori se divertir à ma réception, car entre nous...

Ses yeux étaient plongés dans le vide comme s'il se perdait dans ses pensées, ou qu'il rechignât à dire ses propos, mais il reprit rapidement ses esprits et poursuivit sa présentation.

- Les grands livres de la culture et ces récits rocambolesques, faisant la morale de nos devoirs, sont certes instructifs, mais sans mon obligation de les connaître en tant que comte, je ne les aurais jamais lus, car contrairement aux vôtres, ils n'ont jamais su faire voyager mon imagination à ce point. Ils sont certes très imaginatifs, mais savoir dénoncer la monstruosité humaine à travers des monstres surnaturels, vous seul avez su le représenter comme je l'aime. Cessez de croire le contraire : vous êtes spécial et avez votre place ici tout autant que n'importe qui.

Je n'avais absolument aucun souvenir de l'avoir déjà rencontré étant plus jeune, cependant, je ne souhaitais aucunement stopper son allocution, y compris si pour cela, je devais jouer l'imposture.



Ses paroles étaient très apaisantes et me firent vite me sentir mieux, il avait facilement réussi à effacer nombreux de mes doutes avec seulement quelques mots, bien que certaines bribes subsistassent. Je le regardais alors s'éloigner en me disant qu'il faisait bien honneur à sa notoriété.

Au milieu de tous ces gens, il était le seul à se distinguer de par son sourire radieux et son air amusé. Que ce soit son apparence, son costume, ou bien sa chevalière exposant ce diamant d'une couleur bleuâtre, tout nous faisait le remarquer au premier coup d'œil.

Et bien sûr, pour ceux qui, lui ayant adressé la parole, sa bienveillance était évidente.

Bien des gens auraient pu avoir à dire de ce comte, mais ce soir-là, il n'avait aucune imperfection.

Une légende un peu hébétée raconte que l'âme se teint d'un bleu profond lorsque l'on meurt. Et j'ose alors affirmer que, si cette croyance est vraie, le comte que j'ai vu ce soir-là, la façon dont je l'ai vu, dont j'ai ressenti cette couleur, cet aspect, cette chaleur froide qui en émanait, ferait de lui un mort plein de pureté tant son bleu était d'une profondeur inouïe.

Je me levai afin de parcourir le court espace qui me séparait de la pyramide de verre à vin et prendre celui du haut, avant de retourner à ma chaise mon verre en main, je me disais que malgré la possibilité que je puisse en tomber malade, l'alcool pouvait me rendre un peu plus sociable.

Ayant vu que les morceaux du verre, que j'avais cassé accidentellement, avaient disparu, je fus très surpris.

N'ayant rien d'autre à faire, je pris le temps d'observer autour de moi. Il y avait de-ci de-là les gens ivres qui ne pouvaient plus contenir leur langage, malgré que la réception n'ai point été une beuverie certains n'avaient pas résistés à l'appel du vice, tandis que d'autres dansaient afin d'oublier les premiers.

D'autres, désapprouvant du regard, se contentaient de médire sur le dos des deux premiers, les derniers, enfin, discutaient dans un grand brouhaha de leurs sociétés ou éventuels projets.

Puis, il y avait moi devant ce mur blême, avec mon habit d'apparat, sali à la manche par l'encre bleue de ma plume et les idées que j'y avais inscrites.

Mais à vrai dire, je n'étais pas le plus à plaindre. Il y avait aussi les domestiques un peu plus loin, qui attendaient d'être désignés afin de nettoyer, ou bien servir les plus paresseux d'entre nous qui ne désiraient pas bouger de leurs confortables places.

Ces domestiques n'avaient pas l'air de descendre d'une famille de domestiques comme nous aurions pu le penser. Ils dégageaient autre chose qui les rendait : particuliers.

Je crois même que c'était des gens que le comte, dans sa grande gentillesse, avait retirés de la famine et des atrocités de la rue. Si j'avais pu, j'en aurais fait de même avec tous les enfants que j'avais croisés dans la rue, tant cela me faisait pitié à voir.

Ces valets semblaient assez attristés et inquiets, penchant la tête vers le sol, de peur de regarder les invités : de gentils chiens, domptés pour se soumettre aux plus riches, dans la crainte de perdre leurs semblants de privilèges.

Cependant, l'un d'eux ne semblait pas aussi inquiet que les autres, et au contraire regardait objectivement les invités, un sourire hypocrite fixé sur le visage, presque comme s'il était content de nous voir : c'était le plus étrange de tous avec son sourire en coin, au point d'en être presque effrayant.

La deuxième raison qui me fit douter de leur normalité, ou de leur appartenance à une famille de domestiques, fut le fait que l'un de ces valets, habillé en simple cuisinier, avait retenu M. Duch, un homme d'apparence extrêmement fort qui avait trop bu. Il faut dire qu'à ma connaissance, les domestiques familiaux n'avaient pas autant de force, et sous leurs nobles accoutrements, ne portaient pas de ceinturon comme celui des gardiens de l'ordre.

En le retenant, même si Mr Duch ne s'en était pas rendu compte, il lui évita de se prendre une gifle par la très connue maîtresse de l'exportation de textile : surnommée « Heva la tigresse des finances ». Il faut dire qu'elle avait une certaine présence dans la soirée.

Duch était en effet un de ces hommes qui avait l'alcool mauvais et le faisait devenir un goujat avec les femmes. Et dire que cette soirée et cette fête lui avaient été consacrées !

Cela me dégoûtait.

Pour ne rien arranger à son affaire, il reporta sa frustration sur une pauvre domestique qui, de peur de son statut et de leur différence de classe, était tétanisée. Figée, seuls ses yeux et son visage qui, partagés entre le dégoût et l'effroi, semblaient m'appeler à l'aide. Mais que pouvais-je bien faire, moi qui n'étais dans cette société pas bien plus puissant qu'elle ?

C'est étonnant de voir la résilience de l'homme : prêt à vendre jusqu'à sa dignité même pour ne pas mourir de faim. Ainsi, se laissait-elle abuser sans rechigner de peur d'être renvoyée. C'était certes la faute de Duch, mais je ne pus m'empêcher de m'imaginer à sa place. Je ne sais pas comment j'aurais réagi, toutefois une chose est certaine, si j'avais été le comte, je

n'aurais jamais permis que l'on fasse cela à une de mes amis, si tant est qu'il la considérât comme telle.

Certains invités également, enfin, ceux ayant remarqué le comportement de Duch, étaient tout aussi indignés que moi par ses actes, mais ne pouvaient pas agir par peur sans aucun doute : la domestique n'ayant pas un statut suffisant pour se risquer à intervenir.

Chacun d'eux, attendant que l'autre agisse, espérait que quelqu'un intervienne.

Le comte quant à lui, ayant vu un de ses gestes non pas plus discrets que les autres, se dirigea vers lui et me laissa penser, ou plutôt me convainc définitivement qu'il était un homme bon, et qu'il avait été assez maladroit de ma part de le juger avant qu'il n'ait agi.

Il marcha vers son invité d'un air flegmatique et innocent et le releva en le tenant par l'épaule gauche (il est dans ce cas important de préciser que Duch s'était penché vers elle pour combler la différence de taille qui les séparait), avant de lui lancer un coup-de-poing bien placé vers le visage qui, sous l'effet de la force employée, se mit à saigner.

Le comte fronça les sourcils, dévoilant un visage de colère et de dégoût.

Nous avions alors vu un Duch couché : apeuré à l'idée de ce que le comte pouvait encore lui faire dans cet état. Mais, dans sa grande bonté, le comte se contenta de se pencher vers Duch qui, n'ayant pas osé se relever, restait couché à le regarder faire.

Un sourire lugubre et faux peignait le visage du comte, il lui chuchota alors quelques mots pour une énième fois depuis le début de la sombre soirée.

- Excusez-moi, monsieur, mais je ne peux permettre cela, avant d'être des domestiques, ce sont avant tout des femmes, et vous leur devez le plus grand respect autant qu'à moi-même, car sans eux, cette soirée n'aurait certainement jamais eu lieu.

Jonathan présentait un côté novateur, égalitaire, et iconoclaste qui ne pouvait que nous inspirer le respect le plus profond.

Sur le moment, le comte s'efforça de sourire, mais tout le monde voyait la colère brûlante qui bouillonnait en lui, attendant son heure afin de ressurgir. Les ruminations et chuchotements cessèrent, laissant ainsi entendre un silence féérique tant les gens étaient subjugués par les faits du comte. Duch, toujours au sol, se releva et montra enfin son vrai visage.

- Vous osez lever la main sur moi ? Je peux racheter votre demeure autant de fois que je le souhaite, savez-vous à qui vous parlez.

Le comte fit alors un petit rire ironique avant de se relever. Il fit un claquement de mains, ordonnant aux musiciens de poursuivre, et incita les invités à continuer de s'amuser en omettant ce petit incident.

Cependant, du fond de la pièce, j'avais aperçu le petit clin d'œil qu'il avait fait à Duch en passant à côté de lui. Il lui avait chuchoté quelque chose dont mon ouïe n'avait pas pu jouir, mais, connaissant le tempérament de celui-ci, je suppose que c'était quelque chose de provocant puisque Duch comprima fort le poing, par colère ou par dépit, et aurait aimé rétorquer à son tour sans en être capable.

En réponse à cela, Duch s'excusa auprès des invités grâce à quelques mots qui, à leurs intonations, n'avaient en eux aucune once de sincérité, et nous informa qu'il allait se retirer dans ses appartements.

Comme nous ne pouvions pas quitter les lieux à cause de la tempête à l'extérieur, Jonathan nous avait proposé de dormir dans sa demeure jusqu'à la levée du jour, afin d'éviter de rouler de nuit dans la boue, ainsi, il avait fait organiser les chambres afin de nous accueillir de la meilleure façon possible et dans les meilleures conditions.

Malgré que tous les yeux auraient dû être tournés vers Duch, qui attirait pourtant l'attention, nous fixions tous le comte, souhaitant voir comment celui-ci réagirait.

Ils se foudroyèrent du regard. L'atmosphère devint si lourde et insoutenable que le ciel obscur lui-même ne sût y résister. L'orage éclata : tournant court aux probables représailles que l'ensemble de l'assemblée redoutait. Et tandis que les nuages déversaient leur fureur sur un sol, où nombre de bouteilles de champagne le jonchaient, Jonathan ordonna aux serveurs de raccompagner M.Duch à son logement. Le sol sur lequel nous marchions devint rapidement boueux et je ne sais encore à ce jour à laquelle des perturbations cela était imputable.

Et comme si cet événement nous avait vidé notre énergie à tous, durant les quelques instants qui suivirent, les invités se rendirent tous un par un à leurs chambres, fatigués par les longues heures de danse qu'ils venaient d'effectuer. Le comte lui-même se retira de la pièce en baillant et en s'excusant de n'avoir pu tenir la soirée. Quant à moi, je me retirai simplement pour éviter de me faire remarquer en demeurant parmi les derniers à partir.

Durant le chemin qu'il m'avait fallu afin de me rendre dans mes appartements, j'avais pu constater à quel point la demeure était plus grande que je ne le pensais. Les longs couloirs

étaient percés de portes donnant sur des chambres inoccupées, et recouverts de bougeoirs muraux qui éclairaient le plafond.

Ce qui m'avait le plus surpris n'était pas les longs corridors interminables, ou bien l'absence de portrait du comte, censé être le maître des lieux, mais plutôt la chambre où il m'avait placé. Je n'avais encore rien vu de tel. La chambre était si grande que l'on aurait pu y placer une dizaine de lits approximativement. Et dans cet espace gigantesque, un seul lit s'y tenait. Ainsi qu'une armoire à ma droite avec divers costumes et robes de nuit, surplombant toute la pièce. Un guéridon authentique se tenait à ma gauche, une feuille accompagnée d'une plume à ses côtés. Je restais bouche bée devant ce spectacle de richesse. Le lit était tel que l'on aurait dit qu'il ne donnait lieu qu'aux adorables songes et non aux cauchemars qui se faisaient chasser par la douceur de celui-ci.

Que ce soit sa forme particulière, son odeur, ou bien son sommier.

J'étais en train de verrouiller ma porte, ravi d'aller enfin épouser de mon corps ce lit qui, jusqu'alors n'avait de réalité que dans mes songes les plus déraisonnables, lorsque frappa quelqu'un. J'ouvris un peu mécontent. Ce sentiment disparu lorsque je vis le comte sur le pas de ma porte et le laissai entrer, heureux de la marque de sympathie qu'il me faisait là. Je refermai la porte afin de discuter sereinement.

- J'espère que la chambre vous plait, je l'ai réorganisée spécialement pour vous. Je me doutais qu'il allait pleuvoir, je vous avais donc préparé des affaires. Et comme les génies ne se reposent jamais, je vous ai fait porter un espace d'écriture au cas où vous voudriez écrire durant la nuit.

J'étais honoré qu'il ait fait tout cela pour moi, mais en même temps un peu gêné de tant d'hospitalité, moi qui n'ai pas l'habitude de parler aux gens, et qui plus est à quelqu'un d'aussi important.

- Il ne fallait pas faire tout cela. J'aurais pu retenir ma plume une nuit vous savez ? Je n'ai pas tant besoin d'une chambre comme celle-ci... tout cet espace... c'est gigantesque ! lui ai-je répondu timidement souriant comme un sot.

Cependant, sous mon silence anxiogène, une question me trottait la tête depuis qu'il était rentré, je voulais absolument savoir ce qu'il avait chuchoté à Duch pour le rendre si docile.

Je l'avais alors regardé avant de prendre une grande inspiration, ainsi que mon courage à deux mains en le lui demandant, la peur se lisant sur mes mains tremblantes, je ne sais même pas de

quoi j'avais peur à ce moment-là, mais mon corps était effrayé par quelque chose, en lui, ou plutôt chez lui.

- Vous êtes curieux, mais je suppose que c'est cela la qualité d'un bon écrivain de votre renommée.
- Je ne suis pas tant connu que ça, lui ai-je rétorqué, gêné ce tête-à-tête commençant à devenir un peu pesant psychologiquement.
- Voyez-vous les gens comme lui ont tous un point commun, ils tiennent tellement à l'argent qu'ils renonceraient à leur dignité pour cela, et sa fortune dépendant de quelqu'un que je connais bien, je lui ai seulement ordonné d'être aussi docile qu'un chien s'il ne voulait pas tout perdre. Étant votre hôte, je ne pouvais me donner en spectacle devant mes invités. Bien, si c'est tout, je vais devoir y aller.

Il me fit un sourire radieux et regagna la porte qu'il referma doucement afin de ne pas faire trop de bruit. Et avant qu'elle ne se ferme complètement, il se ravisa, puis l'ouvrit suffisamment pour passer la tête entre le chambranle et celle-ci, et me donna un conseil qui m'insuffla toute la motivation dont mon cœur est capable pour l'écriture encore aujourd'hui.

- Ah ! Et cet espace n'est pas trop grand, c'est votre vision des choses qui est minimisée par votre condition, voyez plus grand, pourquoi publier dans un journal régional alors que vous pourriez en faire des romans concrets, pourquoi vivre dans une petite maison alors que vous pourriez habiter un château comme celui de vos parents ? Vous êtes génial, je vous l'accorde, mais vous avez l'habitude de regarder trop bas.

Ce furent ses derniers mots avant de se retirer de ma chambre et continuer sa tournée dans les autres pièces.

Quant à moi, je me contentai de regarder le sol, honteux de mes pensées.

Mes pieds talonnaient le sol et mon dos caressait la douceur du matelas, quand soudain, j'eus l'idée d'un roman, j'oubliai toutes les idées que j'avais précédemment tatouées à l'encre bleue sous ma manche pour me consacrer uniquement à cette idée-là, encore fraîche dans mon esprit.

Eclairé par la lueur de la bougie parfumée sur le guéridon à côté, je commençai à peine à griffonner mon roman qu'un cri d'effroi strident me fit lâcher ma plume.

Le cri fut accompagné d'un vacarme gigantesque dans la chambre d'à côté, puis le bruit se propagea dans le couloir, c'était maintenant de simples chuchotements. Il n'en fallut pas plus

pour attiser ma curiosité. J'avais ainsi entrouvert la porte, ce qui m'avait suffi pour voir les gens se rassembler devant la porte de la chambre à une distance d'une pièce après la mienne. Je les rejoignis également en voyant quelques visages d'invités dont je me souvenais à peine.

- Monsieur, vous allez bien ? Monsieur ? Nous allons forcer la porte.

Le comte lui-même brisa la porte d'un coup de pied violent. Tout juste avant de rentrer et prendre directement le pouls de l'homme avachi sur le siège devant le feu de cheminée. Il lui posa ensuite une veste par-dessus pour cacher son absence de haut de vêtement.

La chambre était complètement chaotique. Le drap du lit était en désordre posé par terre, tandis que la bougie brûlait encore le carrelage noircit par la chaleur. Les papiers à lettres quant à eux étaient éparpillés un peu partout sur le sol, maculés de traces de pas ou de vomissement.

Tout cela infirmait donc la thèse première et montrait au contraire que ce dernier s'était débattu avant de s'écrouler sur la chaise. Mais contre qui ? Nul ne savait. Probablement ses démons et ses vices... De toute façon, qui d'entre nous s'en souciait ?

Les gouttes de pluie sur la toiture faisaient encore plus de bruit que notre présence dans le couloir, toute la demeure était éveillée et pourtant nous pouvions distinguer chaque goutte de pluie se posant sur la toiture tant le silence était mortifère.

Le regard inquiet du comte ne faisait que mimer l'évidence, car il était évident pour quiconque ayant assisté à la scène, que Duch était mort.

Néanmoins, dans le plus grand des calmes, il se tourna vers nous et nous annonça la triste nouvelle, certains prirent peur et d'autres furent dégoûtés par la vision de ce corps inanimé.

Mais personne ne semblait triste de la mort de cet homme, car tout le monde ne ressentait que du mépris et de l'écœurement à son encontre.

Le comte suggéra une mort naturelle, et avec tout l'alcool qu'il avait ingurgité ce soir-là, les invités partagèrent très vite son avis, c'était là une mort sans doute probable et qui convenait bien au personnage : lui qui avait vécu dans la démesure.

